

LE DÉCAMERON DES FEMMES *

Julia Voznescenskaya

Elles sont dix accouchées qu'une épidémie retient dans une maternité de Leningrad. L'une d'entre elles propose ce divertissement : parler sans raison, puisqu'on est entre femmes, des choses, de l'amour. Ainsi commence la première « journée » de ce Décameron qui s'inspire librement du fameux livre de Boccace. Deuxième jour, cinquième histoire, racontée par Albina, l'hôtesse de l'air, variante soviétique de la Lolita de Nabokov.

Albina se tourne vers Galina, la femme du dissident : « Vous Galia, vous avez lu *Lolita*, le roman interdit de Nabokov ? »

« Oui, d'ailleurs, il n'est pas interdit, mais simplement édité à l'Ouest où l'auteur vit depuis longtemps. »

« Eh bien, il devrait être interdit. »

« C'est vous qui dites ça, Albina ? Je suis surprise ! Ce livre vous choque quand il raconte ce que vous, vous faites dans la vie ! »

« Rien ne me choque dans la vie, c'est vrai. Aussi je n'interdirais pas le bouquin pour ses cochonneries mais pour ses mensonges. Les filles, ça parle d'un obsédé de la braguette qui décrit avec piquant comment il tue une maman pour jouir tranquillement de sa fille, et puis comment il ruine la vie de la petite et finit par l'assassiner elle aussi. »

« Qu'est ce que vous racontez, Albina, le héros ne tue ni la mère ni la fille ! Il tue par jalousie l'amant de Lolita. Elles, elles meurent accidentellement, l'une en couches, l'autre écrasée par une voiture. »

* Extrait de Julia Voznescenskaya, *Le Décameron des femmes*, Arles, Éditions Actes Sud, octobre 1988.

« C'est ce qu'il prétend et vous, vous êtes assez naïve pour le croire. Il faut lire entre les lignes. Pourquoi a-t-il laissé traîner son journal, celui où il confiait qu'il était après la gamine et qu'il n'avait épousé la vieille que pour ça ? À mon avis, Galina, ce mec avait tout organisé avec dix coups d'avance. Même qu'il voulait la noyer et qu'il a raté son coup. »

« D'accord, admettons. Et Lolita ? Elle est morte en couches, non ? »

« Oh ! Galina, vous n'êtes pas rapide. Combien de temps vous avez passé au travail ? »

« Je n'ai pas compté, trois ou quatre heures. Et alors ? »

« Alors ! Eh bien, Si tu t'étais faite baiser par une grosse queue puante depuis l'âge de dix ans, tu serais complètement entortillée à l'intérieur et tu ne t'en serais pas tirée si facilement. Moi, pour sortir ma fille, ils ont mis trois jours et j'ai évité la césarienne de justesse. S'il ne tenait qu'à moi, je prendrais ton Nabokov et tous les hommes qui courent après les petites filles et je leur arracherais leur attirail avec des pinces rouges au feu. Je commencerais par l'ordure qui a fait de moi sa Lolita. Je le hais. »

Albina est cramoisie, les larmes coulent sur son visage crispé, entraînant son mascara. Galina court vers elle, s'assoit sur son lit, la prend dans ses bras : « Albinotchka, calmez-vous sinon vous allez perdre votre lait. Vous n'avez pas besoin de nous en parler. Oubliez. »

« Oublier ? Je m'en souviendrai sur mon lit de mort. Mon histoire est courte, il n'y a pas grand-chose à dire. De toute évidence, ce Nabokov voulait gagner un paquet de pognon, il a étalé sa saloperie sur tout un livre, tartinant les pages de sperme. Et vous, les petites intellectuelles, vous soupirez dessus comme si c'était du miel. Vos petites discussions, je suis très capable de les suivre, j'ai vécu dans la société de gens cultivés. Mais dans la vie, c'est tellement plus simple, il n'y a tellement rien à dire que tout ce qui me reste à faire, c'est de me pendre de dépit à cause des hommes et de vous toutes. »

Elle se mouche, s'essuie les yeux, reprend sa respiration et commence.

« Ma mère était aussi stupide que celle de Lolita. Mon père nous avait abandonnées et nous vivions toutes les deux, sur son salaire, juste en dehors de Leningrad, dans un village appelé Tolmachovo, près de Luga, elle était institutrice.

J'étais une petite fille ravissante c'était fou. Quand ma mère et moi nous marchions dans la rue, les gens nous suivaient des yeux bouche bée, certains nous abordaient même, nous adorions ça. Je regarde en arrière et je crois que la grande joie de ma mère était d'avoir cette jolie poupée. Je suis entrée à l'école, j'étais bonne élève, évidemment grâce à maman. Après tout s'est écroulé, mais c'était plus tard.

... Vous vous souvenez peut-être de cet engouement subit pour le patinage artistique ? Les parents n'avaient plus qu'une idée, mettre leurs enfants dans des écoles spécialisées pour qu'ils deviennent Moustache-Noirov et Cul-Blansky. Ma mère m'a rapporté des patins et m'a conduite à Leningrad pour les cours du dimanche. Je me suis tout de suite sentie sur la glace comme un canard dans l'eau. Sans ce salaud de Kayour, je serais devenue célèbre, j'aurais patiné dans toute l'Europe au lieu de servir en souriant des jus d'orange dans un avion.

Alors, Kayour... Un jour le fameux entraîneur qui avait lancé tant de champions est venu à la patinoire. Il nous a passées en revue et m'a choisie.

“Cette petite fille est vraiment douée. Mais il faudrait qu'elle travaille régulièrement, avec un entraîneur plus qualifié. Elle a des dispositions et une technique exceptionnelle.”

Technique, mon cul ! Mon professeur et ma mère ont gobé ça ! Et moi donc ! Alors il a poussé plus loin : *“Pour assurer son avenir, vous devriez venir habiter Leningrad. Il n'y a pas de temps à perdre. Un mois d'entraînement aujourd'hui, c'est des années de succès demain.”*

Ma mère était émue, troublée, bouleversée même, il a ajouté : *“Essayez de faire un échange avec quelqu'un de Leningrad, en attendant, je vais en toucher un mot à ma femme mais je pense qu'elle sera d'accord pour que dans l'immédiat, Albinotchka vienne vivre chez nous et travaille avec moi à l'École des sports.”*

J'étais déjà son Albinotchka et nous lui léchions les bottes, en remerciement de sa gentillesse. Gentillesse, mon cul !

Excusez mon langage, les filles, mais je l'ai toujours en travers de la gorge. Et je pense que je ne l'avalerai jamais. Écoutez ce que ce fumier m'a fait.

Il y avait bien une femme qui lui faisait des visites de temps en temps, pour sauver les apparences. Pourquoi acceptait-elle de tenir ce rôle ? Je l'ignore. En tout cas ce n'était sûrement pas sa femme.

Ma mère et moi n'y avons vu que du feu. Nous sommes arrivées chez lui, elle nous a accueillies comme des hôtes de marque : *“Ah ! ma chère petite. Ah, ma chérie !...”*

Nous avons dégusté toutes sortes de mets délicats, ma mère a même accepté un verre de vodka. Et pendant tout ce temps, elle restait assise au bord de sa chaise, tremblant pour mon avenir. Kayour est allé droit au but : *“Il vaut mieux qu'elle ne rentre pas à la maison, ce serait une perte de temps. Elle ira demain à l'école ici et nous commenceront l'entraînement. Allotchka, va préparer le lit de la petite !”*

Sa femme bidon, Allotchka, m'a emmenée voir ma chambre, je ne savais pas que ce serait ma prison pendant deux longues années. Une prison ? Non, un lieu de torture. J'étais si heureuse que j'ai failli faire pipi dans la culotte : tout était neuf, si mignon, des petits meubles comme des jouets, un lit juste à ma taille, avec une grande poupée d'importation assise dessus à m'attendre. Allotchka a prétendu l'avoir reçue en cadeau et que maintenant elle serait pour moi, elle a menti. Plus tard j'ai compris que Kayour avait tout calculé et préparé d'avance.

Je dis au revoir à ma mère, elle part. Kayour dit alors à Alla : *“La petite est fatiguée, va la mettre au lit. Quand elle sera déshabillée tu jetteras un œil à ses muscles et tu me diras si tout va bien.”*

Cette garce roulait pour lui depuis le début. Je me déshabille devant elle dans ma nouvelle chambre, elle m'examine, tâte mes membres : *“Je ne sais pas si ça va aller, ma petite. Les muscles des jambes me semblent un peu tendus, mais je me trompe peut-être...”*

Elle fait semblant de réfléchir, la salope ! Mon cœur s'arrête de battre : veut-elle dire que je ne serai pas championne ? Je la regarde avec des yeux ronds, au bord des larmes. Elle me caresse la tête pour me reconforter : *“Ne t'en fais pas, Sémion Illitch est un très bon entraîneur. Tout n'est peut-être pas perdu. Veux-tu que je l'appelle pour qu'il voie ça ?”*

Et moi comme une gourde, je m'accroche à cet espoir : *“Oh oui, s'il vous plaît, appelez-le !”*

Ils ont bien pensé à tout, tout prévu !

Kayour s'est changé, ses jambes arquées, velues, dépassent de son peignoir. *“Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?”*

Alla lui parle de mes cuisses, jouant l'inquiétude. Il commence à me palper les jambes, les fesses, passe plusieurs fois sa main sur ma chatte. *“Oui, il faudra travailler un peu là-dessus. Tout dépendra*

d'Albinotchkka : si elle prend au sérieux son entraînement, les défauts peuvent s'éliminer petit à petit. Es-tu prête mon enfant ?”

“Oui, oncle Sémon.”

J'ai les larmes aux yeux. Il me prend dans ses bras pour me consoler, me pose sur ses cuisses nues, me recouvre de son peignoir et me serre contre lui. Me consoler ! Et Alla qui me caresse la tête en murmurant des paroles apaisantes ! Pour distraire mon attention, je l'ai compris plus tard mais à l'époque, je n'avais aucune idée de ce qui se passait sous le peignoir. Quand j'ai lu votre Lolita, ce fut une illumination, il se branlait contre moi, c'est évident.

Mais dites-moi les filles, pourquoi y a-t-il des femmes comme son Allotchkka ? Celle-là, je ne suis pas près de lui pardonner. Faites ce que vous voulez avec vos mecs, nous sommes au XX^{ème} siècle, l'âge du progrès, mais pourquoi jouer un tour aussi dégueulasse à une pauvre gamine ?

Et ce n'était qu'un début ! Vous croyez qu'il m'aurait violée et s'en serait tenu là ? Rien du tout, ce n'est pas le genre ! J'aurais pu me plaindre à ma mère qui l'aurait traîné devant les tribunaux. Ce salaud aurait récolté une superbe condamnation. Il était plus malin, plus subtil. Il s'est débrouillé pour avoir ce qu'il voulait de moi pendant deux ans sans que je comprenne rien. Et pas rien que lui, il en a fait profiter son ami.

Vous ne me croyez pas ? Attendez.

Le lendemain, nous allons ensemble à l'École des sports. Il y a une patinoire de glace artificielle, des filles et des garçons y glissent. Kayour me fait aussitôt faire un essai pour me montrer aux autres entraîneurs qui sont tous impressionnés par ma prestation. Il fait un clin d'œil à l'un d'eux : *“Qu'en penses-tu Vitia ? Les muscles de ses jambes ne sont-ils pas trop tendus ? Alla dit qu'il y a peu d'espoir pour elle.”*

La conversation se déroule de sorte que moi seule peux l'entendre, il n'y a aucun entraîneur dans les parages. Ils me demandent de patiner encore, de faire une arabesque. Vitia m'observe : *“Oui, pas terrible. Je peux te dire que tu auras beaucoup de travail avec elle.”*

Il a appelé une fille pour qu'elle me montre ce qu'elle savait faire. Elle était formidable. Elle tournait comme une toupie et descendait jusqu'à toucher la glace dans les écarts.

“Tu te souviens d'elle ? Le cas était bien désespéré aussi et maintenant regarde !”

“Passe chez moi après le travail dit Kayour, on fera un essai avec Albina.”

“Pourquoi pas ? De toute évidence, elle est très douée, nous devons essayer de sauver la situation.”

Vous n'avez pas encore deviné la suite ? Ils m'ont déshabillée, palpée, examinée, puis ils m'ont fait asseoir sur la table et écarter les cuisses.

“Ab ! là là ! dit Vitia, censé être le plus expérimenté, c'est là que ça ne va pas ! Elle a besoin d'une petite opération pour libérer les ligaments.”

Et devant moi, ils se mettent à discuter s'ils doivent m'envoyer à l'hôpital ou essayer de m'opérer eux-mêmes. Les médecins sont assez habiles mais ils risquent de toucher d'autres ligaments et alors adieu la carrière. Eux pourraient très bien le faire mais légalement ils n'en ont pas le droit. Complètement affolée, j'éclate en sanglots, je les supplie : “Oncle Sémion, oncle Vitia, faites-le, je ne le dirai à personne, même pas à maman !”

Et ils réalisent sur moi l'Opération-De-La-Championne-Du-Monde-De-Patinage-Artistique : l'un d'eux me tient et m'embrasse pour me faire tenir tranquille pendant que l'autre en bas m'enfile, me labourant de fond en comble. Ils y vont à tour de rôle. Le sang coule sur la table, sur le sol. Je pleure mais j'accepte tout, me cramponne à leurs mains, me serre contre eux, ces salauds, pour m'aider à supporter. Pendant que l'un me torture, l'autre m'embrasse, s'apitoie. Je ne sais pas combien de fois ils me prennent, ils n'arrêtent que quand je commence à perdre conscience. Kayour me porte alors dans la baignoire, me lave, puis me met au lit. Je m'endors en pleurant mais en espérant que maintenant ça va aller.

Le lendemain je ne suis pas allée à l'école. Kayour m'a fait rester au lit pour me reposer de l'opération. Il part à l'entraînement.

À l'heure du dîner, il revient avec Vitia pour voir comment se porte la malade. Et devinez comment ? Eh oui, sur la même table ! Cette fois il y a moins de sang mais ça fait toujours aussi mal. J'ai souffert chaque fois, chaque fois j'ai dû serrer les dents, moi, la future championne du monde. Ils appelaient ça “massage des ligaments”. Ils en parlaient ouvertement à l'entraînement :

“Tu as travaillé Albinotchka aujourd'hui ? On dirait qu'elle n'a pas de bons écarts. Je ferai un saut pour lui donner un petit massage moi-même.”

Il faut reconnaître que je m'entraînais aussi et faisais de gros progrès. Ils étaient bons professeurs.

Pendant deux ans ces bâtards se sont foutus de moi. Je tenais le coup. Puis un jour nous allons à une épreuve, je participais aux grandes compétitions, il s'est trouvé que Kayour n'a pas pu avoir une chambre double bien que tous nous considéraient comme parents. On m'a mise avec la fille qui avait patiné devant moi le premier jour. Ils avaient dit qu'elle aussi était contractée au début. Je m'en suis souvenue : *“Ils t'ont aussi opéré les ligaments n'est-ce pas ? Les miens me font toujours mal, mais je n'ose pas le dire à Kayour de peur qu'il ne me chasse de l'école. Et toi ?”*

Cette gamine, Katia, avait tout compris depuis longtemps, une fille qui y était passée avant elle l'avais mise au courant, c'est elle qui m'a ouvert les yeux : *“Mais ne le dis à personne sinon ils nous flanqueront dehors et alors, adieu le patinage artistique ! Il faut faire avec, Vitiia dit que je pourrai même y prendre goût. Ça m'étonnerait mais je m'accroche parce que j'aime la glace. Dès que je serai championne, je me prendrai un entraîneur qui ne m'embêtera pas, une femme si possible.”*

Et moi comme une andouille, je rapporte tout à Kayour dès notre retour à Leningrad. Je le supplie d'arrêter, ça fait trop mal. Il n'est pas du tout gêné que je sache la vérité, en fait il est même content, le chien. *“Puisque tu sais tout, on va pouvoir varier les massages, tu auras moins mal.”*

Effectivement certains trucs étaient moins douloureux que d'autres, mais je voulais me tuer.

À la fin, je n'ai plus supporté et je me suis enfuie chez ma mère. J'ai eu peur de lui dire, j'ai simplement prétendu que je ne voulais plus faire de patin, que j'en avais marre, que je me sentais mal... Kayour est venu me chercher. Il a dit à maman que j'étais une petite capricieuse. Il m'a fourrée sanglotante dans sa voiture, et ramenée.

J'ai longuement réfléchi au moyen de me tirer de là. J'ai eu une idée. À chaque compétition importante, je tombais sur la glace et je boitais, ou bien devant le public, je portais soudain mes mains à mon bas-ventre en hurlant : *“Ça fait mal, j'ai mal comme si on m'avait enfoncé un bâton.”*

Kayour tremblait de peur et de rage. Il a essayé de me convaincre d'arrêter mon cirque en me promettant la gloire et tout et tout. Mais j'ai continué sans me démonter. Il a fini par craquer et m'a

ramenée chez ma mère. Il s'en foutait, des milliers de gamines rêvent d'être championnes du monde.

À la maison avec ma mère, j'ai récupéré petit à petit, mais pendant longtemps j'ai eu des crampes d'estomac et Kayour et Vitia hantaient mes cauchemars. Ça m'arrive même encore de revoir en rêve leurs sales gueules, d'entendre leurs voix obscènes :

“C'est l'heure du massage ! Au massage !”

Galia, d'après toi Nabokov n'a pas tué la mère de Lolita ? Vous savez comment Kayour et Vitia ont tué ma mère ? Très simplement. Une nuit, j'ai eu un cauchemar, j'ai hurlé dans mon sommeil, ma mère est accourue, m'a prise dans ses bras, je me suis pelotonnée contre elle et dans une semi-inconscience, je lui ai tout raconté. Elle m'a consolée de son mieux, m'a bordée et a quitté la chambre sur la pointe des pieds. Le lendemain, des voisins m'ont emmenée à la morgue : ma mère était là. Morte. On l'avait retirée de la Luga. »

À ce moment, Albina, dont la voix tremblait depuis un moment, s'effondre, elle enfouit son visage dans son oreiller, les sanglots secouent ses épaules. Galia s'assoit près d'elle, lui caresse la tête pour la calmer.

Zina-la-Zonarde marmonne en hochant la tête : « Les hommes sont capables de tout et n'importe quoi. Comme s'il n'y avait pas assez de femmes ! »